Lecture linéaire 6 : Mme de Sévigné, Lettres, « Lettre à Mr De Pomponne 1er décembre 1664 »

Introduction.

Marie de Rabutin, Marquise de Sévigné est sans doute l'épistolière la plus célèbre du Grand siècle. Sa correspondance (publiée de manière posthume en 1726) adressée à des interlocuteurs variés, forme une sorte de gazette de la cour et de la société de son temps.
Le texte proposé est un extrait d'une lettre adressée à Mr de Pomponne, intendant des armées de Louis XIV et secrétaire d'État aux affaires étrangères et grand ami de la marquise. Dans cette lettre, Mme de Sévigné fait le récit d'un piège tendu par Louis XIV à l'un de ses courtisans, pris en flagrant délit d'hypocrisie. Ce récit, qui raconte une petite scène de la vie de cour, s'apparente, par bien des aspects au théâtre.
Quelle est alors la fonction de ce récit en apparence divertissant ?

Lecture expressive du texte

Composition de la lettre.

L 1 à 4 La Marquise définit l'objectif de sa lettre : faire le récit d'une anecdote plaisante

L4 à 12 Elle met alors en place un dialogue digne d'une scène de comédie

L12 à 15 Elle en tire enfin une réflexion sur l'hypocrisie.

Lecture linéaire.

I L1 à L4 L'objectif de la lettre.

Plusieurs indices inscrivent clairement le texte dans le genre épistolaire. On remarque l'indication du nom de l'émettrice et du destinataire de sa lettre : « De Mme de Sévigné à Mr De Pomponne » puis la date précise et le lieu de l'émission de la lettre : « De Paris, le 1er décembre 1664 ».
À l'intérieur du texte, un « je », celui de la marquise, s'adresse, au présent par un « vous » à son ami Mr De Pomponne. Dès les premières lignes de l'extrait, Mme de Sévigné définit l'objectif de sa lettre : « Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie et qui vous divertira ». Le verbe « conter » et le nom « historiette » annoncent sa volonté de faire un récit léger et en apparence sans importance. Le suffixe « ette » du mot « historiette » redouble d'ailleurs l'adjectif « petit » qui le qualifie. En même temps, cette première phrase a pour but de susciter l'intérêt de son destinataire, de piquer sa curiosité. De plus, elle souligne l'authenticité du récit qui va suivre : « Une petite historiette, qui est très vraie ».
Elle met alors habilement en place la situation : « Le roi se mêle depuis peu de faire des vers : MM de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il s'y faut prendre. » La marquise propose une véritable chronique de la cour comme l'attestent l'indication de temps « depuis peu », les références à Louis XIV « le roi » et à des courtisans : « MM de Saint-Aignan et Dangeau » mais aussi l'évocation du passe-temps récent du roi « Se mêle depuis peu de faire des vers ».
Elle débute ensuite son récit comme le signale l'emploi des indications de temps « L'autre jour », « un matin » et l'usage du passé simple : « Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas fort joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont ». Elle met ici habilement en place la situation initiale de son récit en présentant les personnages : « Le roi », « le maréchal de Gramont », le sujet « fit l'autre jour un petit madrigal » c'est à dire un court poème galant, et prend

soin d'évoquer le jugement royal sur celui-ci « que lui-même ne trouva pas trop joli » ce qui informe d'emblée le lecteur sur les pensées du roi et le place dans une situation intéressante pour la suite. Mais au lieu de rapporter de manière indirecte l'entretien qui a eu lieu entre le roi et son courtisan, Mme de Sévigné le donne à lire tel quel et met en place un véritable dialogue digne d'une petite comédie et qui donne à son récit un caractère très vivant.

II Un dialogue digne d'une comédie L 4 à 12.

Le dialogue occupe la seconde partie de la lettre et se signale par les deux points, les guillemets et les tirets à chaque prise de parole des personnages. Il révèle surtout les intentions du roi qui va mettre à l'épreuve un vieux courtisan : « Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes façons ». Les injonctions « Lisez ce petit madrigal », « Voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent » révèlent la malice du roi qui oriente la réponse négative de son courtisan par son jugement de valeur particulièrement insistant comme le suggère l'adjectif « impertinent » souligné par l'adverbe d'intensité « si » mais aussi sa volonté d'expliquer la situation en cachant par un « on » l'auteur véritable du poème : « Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes façons ». Comme dans une comédie l'intrigue s'installe rapidement et met un personnage en difficulté ce qui crée une attente chez le lecteur qui connaît le piège et anticipe la situation. La réponse du maréchal fait alors sourire : « Sire, votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu ». On note ici l'accumulation de superlatifs négatifs « le plus sot », « le plus ridicule » mais aussi l'adverbe « divinement » hyperbolique qui trahissent l'attitude flatteuse du courtisan et relève du comique de caractère. Il s'agit de montrer ici le ridicule du flatteur hypocrite. De même l'insistance du roi par son interrogation : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? » oriente la réponse de son courtisan et relève du comique de situation car le courtisan se ridiculise davantage par sa réponse : « Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom ». Enfin, la chute de la scène par la révélation du véritable auteur du madrigal, est digne d'une comédie de Molière et révèle la supercherie: « Oh ! bien ! je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. » La réaction du courtisan embarrassé comme le trahit les exclamations « Ah ! » et la phrase nominale « Quelle trahison ! » mais aussi son revirement « Que votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement » sont savoureux et font sourire.
La réponse du roi : « Non, monsieur le maréchal ; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels » prend la forme d'une leçon formulée ici au présent de vérité générale qui invite le courtisan à toujours s'en tenir à la fidélité de son premier jugement.

III La leçon de la marquise L 12 à 15

Le plaisir visible que Mme de Sévigné éprouve à raconter l'histoire en la mettant en scène par ce dialogue, ne l'empêche pas d'en présenter une morale comme dans une fable de La Fontaine : « Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un courtisan ». La situation finale montre le roi riant et l'humiliation publique du courtisan confondu. Derrière la plaisante anecdote qui montre le roi capable de jouer un mauvais tour à l'un de ses courtisans, c'est toute la cruauté du système de la cour que dévoile ici la marquise comme en témoignent l'hyperbole « la plus cruelle petite chose qu'on puisse faire à un courtisan » et la précision concernant la vieillesse du maréchal, cible facile. La marquise tire alors une leçon sur l'hypocrisie comme le signale le terme de « réflexions » : « Pour moi qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connaître jamais la vérité. ». Elle invite le roi à tirer une leçon de cet épisode. Constamment flatté, entouré de courtisans avides d'être de son avis, il n'a aucun espoir d'avoir un jour, des gens sincères autour de lui.

Conclusion.

Particulièrement vivante, cette lettre démontre la variété des talents de Mme de Sévigné qui pour divertir Mr de Pomponne, construit un véritable apologue c'est à dire récit plaisant au service d'un enseignement. En effet, derrière cette « historiette », elle livre une réflexion digne des plus grands moralistes du XVII siècle tels La Fontaine et La Bruyère. En même temps, la marquise met en scène cette anecdote et compose une véritable scène de comédie transformant le lecteur en spectateur ce qui créé une véritable complicité. Elle parvient alors à concilier de manière efficace les deux ambitions du classicisme : instruire et plaire.